

Marie-Antoinette au Petit Trianon

Pour connaître la reine de France, femme de Louis XVI, il faut avoir lu l'ouvrage de Zweig quant à cette personnalité hors du commun¹.

Zweig, disciple de Freud, explique les caractères selon de profondes notions de psychologie. Il retrouve en eux, au plus profond, les ressorts de leur comportement et de leurs actions. Il les dépèce. Il leur accorde quelques grâces, il n'oublie aucun de leur défaut. C'est un docteur, impitoyable avec ses protégés, ses patients, pourrait-on dire. Il soupèse leur intelligence. Pour Marie-Antoinette, il la trouve très moyennement dotée. Peut-être exagère-t-il quelque peu et que cette femme qu'il n'estime d'aucune manière au dessus du lot, pourrait offrir, ceci prouvé par sa correspondance, une sagesse et une compréhension des choses supérieures à celles que lui attribue l'auteur.

Zweig, recourant aux sources les plus authentiques, mais malheureusement ne citant que peu ses références, son ouvrage n'est donc pas historique ; il reste plutôt évocateur, de personnes et de situations. Analytique. Dans tous les cas toujours passionnant. La reine, par lui, elle vit, elle respire, elle marche dans les jardins de Versailles, elle revit dans son Petit Trianon. Et puis bientôt viendront les jours sombres desquels elle ne ressortira plus.

Zweig a probablement lu beaucoup d'ouvrages sur Marie-Antoinette auxquels néanmoins il ne fait pas référence. Il a plongé de manière certaine dans celui des frères Edmond et Jules de Goncourt. Il n'a pas voulu être influencé par cette littérature hagiographique qu'il estime probablement indigne d'offrir une vraie matière à réflexion. Nos trois auteurs, dans le fond, les deux compères et frères, et Zweig, sont concurrents. Chacun apporte une pierre importante à l'édifice de la connaissance de Marie-Antoinette, mais nul ne reconnaîtrait la valeur du travail de l'autre, si tout ce petit monde avait vécu en même temps.

Des Goncourt donc négligés par Zweig. Et quel que put être la qualité de leur écriture, et la magie de leurs évocations. A cet égard, il faut retrouver ce chapitre hors du commun où nos deux complices parlent du Petit Trianon, fréquenté désormais par une reine heureuse qui a trouvé là ce que l'on pourrait nommer le paradis sur terre. Oubliée la royauté, les menaces qui grandissent de toutes parts, les difficultés inouïe d'un peuple pressé, compressé, maltraité, dédaigné. Là elle revit. Là, véritablement, elle devient Marie-Antoinette et crée un style et un mode de vie qui devaient faire recette !

¹ Stefan Zweig, Marie Antoinette, traduit de l'allemand par Alzir Hella, Editions Bernard Grasset, Paris, 1960, 446 pages.

Il existe quantité d'ouvrages sur Marie-Antoinette. Nous citons parmi cette foule de publications diverses.

- Philippe Huisman – Maguerite Jallut, Marie-Antoinette, l'impossible bonheur, Edita, Lausanne, 1970 (ouvrage de luxe de 246 pages, toilé bleu, armes de France en or, nombreuses illustrations, édition de qualité maximale, bref, un chef-d'œuvre à se procurer absolument !)
- Marie-Antoinette, le triomphe de l'élégance et du luxe, BeauxArts éditions, 2008, format carré, 110 pages (distribué entre autre par la maison Breguet, à l'Abbaye).
- Le Petit Trianon, Domaine de Marie-Antoinette, BeauxArts éditions, 2009, format carré, 96 pages (livre soutenu par Montres Breguet SA à l'Abbaye).

Cet état, les frères Goncourt surent le décrire à merveille². Ils sont tout simplement fabuleux :

« Marly avait été jusqu'alors le palais d'été de la cour de France. Mais Marly, c'était Versailles encore. La royauté y demeurait en représentation. Jusqu'à la moitié du règne de Louis XV, les dames y avaient porté « l'habit de cour de Marly ». Les diamants, les plumes, le rouge, les étoffes brodées et lamées d'or y étaient d'uniforme. L'ombre de Louis XIV, sa grandeur et son ennui, emplissaient encore les pavillons et les jardins. Les bâtiments y avaient l'ordre et la hiérarchie d'un Olympe ; la nature même y paraissait solennelle ; la promenade y était royale, et s'abritait d'un dais d'or. Rien de cette étiquette des journées, du costume, de l'architecture, du paysage, ne plaisait à Marie-Antoinette. Le jeu qu'elle aimait moins, le gros jeu de Marly, dont le Roi grondait les excès, la dégoûtait encore de ces voyages. Trianon devenait la maison de campagne de Marie-Antoinette, sa retraite et ses amours.

Là, quelle autre vie ! quel amusement sans faste et sans contrainte ! Quelle succession de jours, quels mois trop courts, dérobés à la royauté, donnés à la familiarité et aux joies particulières ! Quels plaisirs à cent lieues de Versailles ! Plus de cour, qu'une petite cour d'amis, que sa vue basse n'avait point besoin de reconnaître avec le lorgnon caché au milieu de son éventail : plus d'ennuis, plus de couronne ni de grands habits : la Reine n'était plus la Reine à Trianon ; à peine y faisait-elle la maîtresse de maison. C'était la vie de château avec son train facile, et toute l'aisance de ses usages. L'entrée de Marie-Antoinette dans un salon ne faisait quitter aux dames ni le piano-forte ni le métier à tapisserie, aux hommes ni la partie de billard ni la partie de trictrac. Le Roi venait à Trianon seul, à pied, sans capitaine des gardes. Les invités de la Reine arrivaient à deux heures pour dîner, et s'en retournaient coucher à Versailles à minuit. C'était, tout ce temps, des occupations et des divertissements champêtres. La Reine, en robe de percale blanche, en fichu de gaze, en chapeau de paille, courait les jardins, allait de sa ferme à sa laiterie, menait son monde boire son lait et manger ses œufs, entraînait le Roi, du bosquet où il lisait, à un goûter sur l'herbe, tantôt regardait traire les vaches, tantôt pêchait dans le lac, ou bien, assise sur le gazon, se reposait de la broderie et du filet en épuisant une quenouille de villageoise. Ces jeux faisaient le bonheur de Marie-Antoinette. Que d'enchantement pour elle, que d'illusion dans ce rôle de bergère et dans ce badinage de la vie des champs ! Le joli royaume de cette Reine qui pleurait à *Nina*, et ne voulait autour d'elle « que fleurs, des paysages et des Watteau » ! Quelle aimable patrie de son âme et de ses goûts, Trianon ! ce Trianon où son ombre erre encore aujourd'hui ; où, malgré l'ingratitude des choses, le silence de l'écho, l'oubli de la nature, tout parle comme une scène vide, et rappelle les

² Edmond et Jules de Goncourt, Histoire de Marie-Antoinette, François Bourin, Paris, 1990. Notre extrait concerne le chapitre 4 et les pages 96 à 102.

beaux jours de Marie-Antoinette ; où le pas du curieux hésite et tremble, marchant peut-être dans le pas de la Reine !

Le rêve de la Reine est accompli. Le Trianon de Marie-Antoinette est fini. Il a eu son inauguration et son apothéose, lors de l'illumination et de l'incendie féeriques de ses bosquets, en l'honneur de l'empereur Joseph. Dans la verdure, voilà le petit palais blanc. Poussez un bouton de porte ciselé ; c'est devant vous un escalier de pierre à grand repos. Dans les entrelacs de la rampe magnifique et dorée, dans les cartouches à têtes de coq, s'enlacent les initiales M.A., et les caducées se marient aux lyres, à ces lyres, les armes parlantes du palais, qui se retrouvent jusque sur les feux de cheminée. Aux murs nus de l'escalier, il n'est rien que des festons de feuilles de chêne fouillées dans la pierre. En face l'escalier menace une tête de Méduse, qui n'empêchera pas la calomnie de monter. Après une antichambre, vient la salle à manger, où le parquet rejoint montre encore la coupure où montait, pour les orgies de Louis XV, la merveilleuse table de Lorient avec ses quatre servantes, et là commencent les ornements sur les boiseries exécutées par ordre de Marie-Antoinette : ce ne sont aux panneaux de bois sculpté que carquois en croix au-dessous des couronnes de roses et des guirlandes de fleurs. Le petit salon, près de la salle à manger, montre en relief sur tous ses côtés tous les accessoires et tous les instruments des joies des Vendanges et de la Comédie : des guirlandes de raisin laissent descendre les corbeilles et les paniers de fruits, les masques et les tambours de basque, les castagnettes, et, les pipeaux, et les guitares, et sous les barbes de marbre des boucs de la cheminée, les grappes de raisin se nouent encore. Dans le grand salon, le lustre pend d'une rose de fleurs. Aux quatre coins de la corniche volent des jeux d'Amours. Chaque panneau, surmonté des attributs des Arts et des Lettres, prend sa naissance dans une tige de lis trois fois fleurie, enguirlandée de lauriers, et portant en cimier une couronne de roses en pleine fleur. Dans le petit cabinet qui précède la chambre de la Reine, les plus fines arabesques courent sur la boiserie ; ce sont, en ces pyramides impossibles et charmantes de l'art antique, des Amours portant des cornes d'abondance de fleurs, des trépieds fumants, des colombes, des arcs et des flèches croisés qui pendent à des rubans. Les bouquets de pavots mêlés à mille fleurettes se jouent tout autour de la chambre à coucher. Le lit disparaît sous les dentelles de soie blanche. Le meuble est de poulx de soie bleu, uniquement rembourré de duvet d'eider. Des écharpes frangées de perles et de soie de Grenade nouent les rideaux. Et n'était-ce pas la pendule qui sonnait les heures dans la chambre de Marie-Antoinette, cette pendule oubliée aujourd'hui dans la pièce à côté, dont le cadran est porté par les deux aigles d'Autriche, et sur le socle treillagé de laquelle se détachent en médaillon la houlette d'Estelle et le chapeau de Némorin ?

Du palais, des escaliers en terrasse descendent aux jardins. Au bas de la plus riche façade, décorée de quatre colonnes corinthiennes, commence le jardin français, planté dès 1750 pour accompagner le jardin à l'italienne, et que deux

grilles garnies de grands rideaux de toile séparent du grand Trianon. De ce côté, partout des fleurs s'alignent dans leurs pots blancs et bleus aux anses figurant des têtes. Sur l'une des façades du salon s'ouvre un décor printanier et galant, le décor des personnages et des comédies de Lancret. Ce sont de ces architectures à jour que le dix-huitième siècle mariait si joliment à la verdure, de ces barrières à travers lesquelles passent le ciel et les fleurs, les zéphyr et les regards : c'est la *salle des fraîcheurs*, et ses deux portiques de treillages, et ses trente-six arcades abritent chacune un oranger, et leurs pilastres dont chacun est surmonté de la tête en boule d'un tilleul.

Mais de l'autre côté, à la droite du palais, pour entrez au premier pas dans la création de la Reine, dans le jardin anglais. « Le jet d'eau jour pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous », pourrait dire la Reine comme la Julie de Rousseau. Ici se retrouve le caprice, et presque le naturel de la nature. Les eaux bouillonnent, serpentent, courent ; les arbustes semblent semés au gré du vent. Huit cents espèces d'arbres, et des arbres les plus rares, le mélèze pleureur, le pin d'encens, l'yeuse de Virginie, le chêne rouge d'Amérique, l'acacia rose, le févier et le sophora de la Chine, marient leur ombre et mêlent toutes les nuances de la feuille, du vert au pourpre noir et au rouge cerise. Les fleurs sont au hasard. Le terrain monte et descend à sa volonté. Des cavernes, des fondrières, des ravins, cachent à tout moment l'art et l'homme. Les allées tournent et se brisent, et prennent le plus long pour n'avoir pas l'air trop *ruban*. Des pierres ont fait des rochers, des buttes simulent des montagnes, et le gazon joue la prairie.

Sur la colline, au milieu d'un buisson de roses, de jasmins et de myrtes, s'élève un belvédère d'où la Reine embrasse tout son domaine. Ce pavillon octogone, qui a quatre portes et quatre fenêtres, répète huit fois en figures sur ses pans, en attributs au-dessus de ses portes, l'allégorie des quatre saisons, sculptées du plus fin et du plus habile ciseau du siècle. Huit sphinx à tête de femme s'accroupissent sur les marches. Au-dedans, c'est un pavage de marbre blanc sur lequel se brouillent et se traversent les ellipses des marbres roses et bleus. Aux murs de stuc, et même sur les panneaux du bas des portes, des arabesques courent. Un pinceau léger, volant, enchanté, semble avoir éclaboussé de caprices et de lumière ces murs de porcelaine. Le peintre a repris le poème des boiseries du palais ; il l'a animé de soleil et peuplé d'animaux : et ce sont encore carquois, flèches, guirlandes de roses blanches, bouquets, dénoués et pluies de fleurs, chalumeaux et trompettes, et camées bleus, et cages ouvertes pendues à des rubans, traversés de petits singes et d'écureuils qui grattent un vase de cristal où jouent des poissons. Au milieu du pavillon, une table, d'où pendent trois anneaux, pose sur trois pieds de bronze doré ; c'est la table où la Reine déjeune : le belvédère est sa salle à manger du matin !

De là Marie-Antoinette domine le rocher, et sa grotte « parfaite et bien placée », et la chute d'eau, et le pont tremblant, jeté sur le petit torrent, et l'eau, et le lac, et sous l'ombre des arbustes les deux ports d'embarquement, et la galère fleurdalisée, et la rivière. Voici l'île et le temple de l'Amour, rotunde

exposée à tous les vents où le Cupidon de Bouchardon essaye de se tailler un arc dans la massue d'Hercule. Voici le ruisseau et ses passerelles, dont chacune a une vanne et forme écluse. Derrière ce demi-cercle de treillage, sous ce palanquin chinois, tourne le jeu de bagues, avec huit sièges formés de chimères et d'autruches. Voici, au bord de la rivière, les *Bocages* partagés en petits champs et cultivés comme des pièces de terre ; et voici enfin le fond du jardin, le fond du tableau, le fond du théâtre : c'est le paradis de Berquin, c'est l'Arcadie de Marie-Antoinette, le *Hameau* ! le hameau où elle faisait déguiser le Roi en meunier, et Monsieur en maître d'école. Voici les maisonnettes, serrées comme une famille, dont chacune a un jardinet pour prêter à la plaisanterie de faire de chacune des dames de Trianon une paysanne ayant des occupations de paysanne. La laiterie de marbre blanc est au bord de l'eau. A côté se reflète dans l'étang la tour de Marlborough, qu'une chanson a baptisée, la chanson chantée par la nourrice du Dauphin, madame Poitrine. La maison de la Reine est la plus belle chaumière du lieu : elle a des vases garnis de fleurs, des treilles et des berceaux. Rien ne manque au joli village d'opéra-comique ; ni la maison du Bailli, ni le moulin avec sa roue, et même elle tourne ! ni le petit lavoir, ni les toits de chaume, ni les balcons rustiques, ni les petits carreaux de plomb, ni les petites échelles qui montent au flanc des maisonnettes, ni les petits hangars à serrer la récolte... La Reine et Hubert Robert ont pensé à tout, et à même à peindre des fissures dans les pierres, des déchirures de plâtre, des saillies de poutres et de briques dans les murs, comme si le temps ne ruinait pas assez vite les jeux d'une Reine ».

Marie-Antoinette

Le triomphe de l'élégance et du luxe



Peinture d'Elisabeth Vigée-Lebrun, qui nous laisse de nombreux et irremplaçables portraits de la reine.

Le Petit Trianon

Domaine de Marie-Antoinette



L'entreprise Montre Breguet SA a contribué financièrement de manière importante à la restauration récente de ce petit bijou de palais.